

Tu n'y es pas, Louise !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 52

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199744>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Et cette moustache, Baptistine, est-elle assez conquérante ?

— Certes !

— Aïe...

— Vous vous êtes blessé ?

— Que non... mais tu n'as pas vu... ce cheveu...

— Eh bien ?

— Ce cheveu blanc.

— Attendez... je vais réparer... là... le voilà parti !

— Baptistine, tu es le modèle des servantes et je te laisserai une rente. En attendant, donne-moi mes gants... ma boîte de pastilles, ma canne à pommeau d'argent et ma tabatière des grands jours.

— Ah oui ! c'est aujourd'hui vendredi, le jour de votre promenade !

— Tu l'as dit, Baptistine, ma promenade à Cytère. Sais-tu ce que c'est que Cytère ? Non !... cela ne fait rien. C'est un lieu charmant, dans le quartier du Marais, où je rencontre Mme veuve de Sainte-Colombe, une personne de mérite, pour qui j'ai la plus grande estime.

— Elle est jolie ?

— Ventre Saint-Gris ! un bijou, une praline dans une rose ! un chérubin !

— Bravo ! Monsieur Cotillon, il faut bien vite l'épouser !

— La finade ! Je ne dis pas non ! Son veuvage touche à sa fin et, du reste, ce de Sainte-Colombe, à ce qu'on m'a dit, était un croquant qui ne laissait pas un sou de la dot !

— Ah ! ces hommes !...

— Tu dis ?...

— Je ne dis rien, monsieur Cotillon, mais je pense qu'il est sur terre de bien vilaines gens. Dieu merci, d'autres les compensent.

— Quel temps fait-il ?

— Un temps doux. Trois brins de nuage dans le soleil.

— Tant mieux ! point de poussière et point de crotte. J'arriverai en bon état... Ah ! j'oubliais !... mon bouquet !... Sont-elles jolies ces fleurs, les frimponnes !... Des fleurs d'amour, Baptistine... allons, adieu ! Range ces bibelots et ces chiffons !

Puis, à pas légers, pour ne point friper son costume ni craqueler ses fines bottines, M. Cotillon, fraîchement pommadé et parfumé à l'eau d'iris, descendit l'escalier de la maison.

Baptistine le regardait s'éloigner, songeant :

« Comme il faut qu'il ait de l'amour en tête pour se maquiller ainsi à son âge, à cinquante-sept ans ; du rouge aux lèvres, du blanc aux rides, du noir aux yeux !... »

Et effet, tandis que la servante remettait un peu d'ordre dans les affaires de son maître, M. Cotillon déambulait alerte, à travers la rue Quincampoix.

On lui aurait donné trente ans, à peine. Le corps était droit, l'air ingambe ; il jouait de sa canne comme un cadet et riait aux belles.

Sur leurs portes, les gentilles marchandes le reconnaissaient, habituées à le voir passer tous les vendredis, à la même heure.

— Coquet minois ! disaient les unes...

— Bel amoureux ! murmuraient les autres.

— Pour moi vos fleurs, demandaient les plus effrontées.

— Point, mesdames, répondait M. Cotillon avec une révérence, mais pour ma mie.

Et on le prenait pour quelque galant jouvenceau...

Il y avait bientôt cinq mois qu'il avait connu Mme de Sainte-Colombe.

Un soir, en lisant sa gazette, il avait eu sous les yeux ces mots discrets :

« Une dame de la meilleure société, de la plus haute distinction, mais éprouvée par le malheur, » souhaiterait rencontrer une âme capable de la comprendre. »

Tout de suite, M. Cotillon avait pressenti quelque touchante infortune, une douce enfant laissée seule sur terre, et comme lui-même, après cinquante-sept ans de célibat, trouvait la solitude morose, il prit sa belle plume et écrivit que l'âme sœur demandée existait peut-être sous l'enveloppe d'un galant homme, noble de cœur, sinon de naissance, possédant quelque fortune, séduisant d'aspect et le plus honnête du monde.

Le lendemain même, la poste transmettait ces deux mots, sur papier mauve :

— Quel âge ?

M. Cotillon avait frémi. Avouer ses cinquante-sept ans, c'était risquer de tout compromettre. D'ailleurs, n'était-il pas resté jeune par le cœur et les sentiments !

Il avait répondu, au milieu de phrases exquises :

— Trente ans !...

Et il se les était donnés.

Le jour où il se mit en route pour la première entrevue qui eut lieu après une pluie de petits billets mauves interrogateurs, mais charmants, il chassa ses rides, enleva ce qu'il avait de cheveux blancs, se vêtit comme un jeune homme et, tout pimpant, partit à la conquête de l'âme désolée.

Cette âme était des plus séduisantes. L'enveloppe aussi : yeux bleus, bouche mignonne, menton fripon, taille de guêpe et petit pied.

En rentrant chez lui, mis en belle humeur par quatre doigts de vieux vin d'Espagne que la dame lui avait offert, il pensa :

— Morbleu ! cette aimable personne pourrait bien quelque jour s'appeler Mme Cotillon, Cotillon de Sainte-Colombe, même, s'accommoderait.

Elle semblait discrète, bien élevée et se trouvait, depuis son veuvage, absolument seule sur la terre, ne possédant pas même un petit-cousin. Dans un jour de découragement, elle avait naïvement hasardé cette annonce, se disant que peut-être un honnête homme y répondrait.

Le galant homme était venu et elle l'avait trouvé des mieux tournés. Il était de la plus exquise politesse, d'une correction parfaite, lui apportant des fleurs superbes, lui tenant la conversation avec infiniment d'esprit.

Aussi, tous les vendredis, jours réguliers de ses visites, organisait-elle un petit goûter. On faisait de la musique et M. Cotillon récitait souvent à son amie un sonnet ou un madrigal délicatement tournés à son intention.

Au bout de deux mois ils s'adoraient, mais ils ne s'en dirent rien.

D'après les convenances, n'était-ce pas à M. Cotillon à parler le premier, et il ne se sentait pas le courage d'avouer ses cinquante-sept ans.

Pourtant, un soir, en rentrant chez lui, M. Cotillon s'enferma pour réfléchir.

Mme de Sainte-Colombe lui avait paru ce jour-là plus adorable que jamais. Il avait hasardé quelques phrases à double entente sur l'inégalité de l'âge dans l'amour et tout justement la jeune femme avait abondé dans son sens.

— Oui ! qu'importe, avait-elle dit, la différence des années, quand on a de l'affection ! La jeunesse de l'un s'allie avec la raison de l'autre.

— Cela vaut mieux ! avait répété M. Cotillon rêveur.

Toute la nuit, il arpenta sa chambre à grands pas, si bien que, dès le petit jour, Baptistine arriva, inquiète, avec un grand pot de tilleul bien chaud.

— Seriez-vous malade ?

— Laisse tes tisanes, ma bonne, et réjouis-toi : je me marie.

Puis, il traça, d'une main tremblante d'émotion, ces quelques lignes :

« Chère âme,

» Oui, la jeunesse s'allie avec la raison, mais sur- » tout l'amour s'allie avec l'amour. Je vous offre ma » main et mon cœur, en y joignant les dix bonnes » mille livres de rente que ma laissées feu mon » père.

» Horace COTILLON. »

Lorsque Mme de Sainte-Colombe reçut cette lettre, elle porta la main à son cœur et sourit.

— Voilà qui est fort délicat. M. Cotillon est un honnête homme qui m'a comprise et a deviné ma faiblesse.

Sa faiblesse, c'était qu'elle aussi avait fait cette folie de vouloir paraître jeune, de ne pas oser avouer son âge. Elle avait quarante-neuf ans, mais quarante-neuf ans de tristesses et de déceptions, au cours de sa vie. En recevant la première lettre de M. Cotillon, elle avait lu qu'il avait trente ans, et, afin de ne point perdre cette occasion d'un peu de bonheur qui s'offrait pour elle peut-être, elle s'était rendu une jeunesse factice, passant tous les matins de ses vendredis devant sa glace et ses houppes de poudre.

Tous les deux ainsi se donnaient rendez-vous pour se faire le même mensonge.

Le mariage fut décidé. Mais l'un et l'autre eurent cette coquetterie de vouloir paraître jeunes, ce jour-là surtout.

Et de fait, on admira ce couple gracieux et charmant qui s'unissait. M. Cotillon avait mis pour la circonstance un habit bleu de roi à revers de fine dentelle, et il se tenait au bras de son épouse, droit, fier et portant haut la tête.

La mariée, en robe de soie puce, à la mode, le visage frais, le sourire aux lèvres, n'était que charme. Le curé leur fit un joli discours pour leur souhaiter longue et heureuse vie.

Mais, quand ils se trouvèrent seuls, en face l'un de l'autre, d'un commun mouvement de franchise, ils se dirent qu'ils avaient un gros secret à s'avouer.

Chacun trembla.

— Qu'y a-t-il, belle ?

— Qu'y a-t-il, aimé ?

Leur aveu fut fait en même temps. Ce fut un même mot...

Puis, ils se regardèrent, surpris...

Un grand rire leur vint aux lèvres, prêt à éclater. Mais leurs yeux prévinrent le rire, et, dans ces yeux, il y eut une larme très douce...

Henry de FORGE.

Peut-être bien.

Une demande de secours est parvenue il y a quelque temps à nos autorités. Elle était ainsi conçue :

« Cet infortuné jeune homme est le seul fils d'une veuve morte sans enfants, et fait vivre de son travail son vieux père et ses frères en bas âge, dont il est le seul soutien. »

Après lecture, l'employé qui reçut la mission, la plaça en deux, selon l'usage, et écrivit au verso : « Il y a évidemment dans cette lettre beaucoup d'exagération. »

La vérité.

— Pourquoi la vérité est-elle toujours représentée dans un puits ? demandait-on.

— C'est bien simple, répondit Monselet, la pauvre est si souvent altérée.

Quand on pou !



— Vo dédzalà ! desà l'autro dzo noutron syndico à non monnâi dâi boo de la Venodze que doutavè la gliace que gravavè à sa rua dè veri.

— Vâ ! répond lo monnâi, faut bin dédzalà ora, stu tsautein on ara pas lezi.

Tu n'y es pas, Louise !

Un voyageur de commerce renouvelait ses offres de services au pintier du coin de la rue... à M... Il lui vantait entr'autres une excellente eau-de-cerises.

— On pourrait bien en prendre quierques litres, qu'en distu, Louise ? fait le pintier à sa femme.

— Mais nous en avons encore bien suffisamment à la cave ; y a là-bas toutes ces bouteilles sur le tabla du fond...

— Je sais bien, mais c'est de la bonne, celle-là !



1903

EN VENTE

AU

BUREAU

DU

CONTEUR VAUDOIS

ET DANS

toutes les librairies.

PRIX :

50 centimes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guillemin-Horwar.